



## Une héroïne ordinaire

Dans « La mer à l'envers », Marie Darrieussecq met Rose face à Younès, un migrant rescapé. Que faire ?

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

On la connaît, Rose, présente dans deux précédents romans de Marie Darrieussecq. Psychologue de profession. Et basque, comme l'écrivaine. Dans « La mer à l'envers » — la mer et pas le monde, ou plutôt si, bien sûr ! —, on la trouve en croisière en Méditerranée, avec ses enfants, Gabriel et Emma, pour les vacances de Noël. Un voyage en promo que lui a offert sa mère. Partir, voilà ce dont Rose avait besoin, loin de son mari qui boit trop. Cette nuit-là, elle est réveillée par un drôle de raffut. Il y a du mouvement sur le pont, dans l'eau et puis des cris : le capitaine du paquebot recueille à son bord des naufragés, migrants, réfugiés, demandeurs d'asile, on ne sait nommer ceux qui font l'actualité honteuse et quotidienne. « Je suis réellement partie en 2012 en croisière avec mes enfants, et c'est au large de Lampedusa que j'ai soudain pris conscience, comme un phénomène de cristallisation, du fait que se croisaient en mer ces paquebots, représentant le sommet du capitalisme, et ces barques de misère, l'autre face de ce capitalisme, même si je n'en ai pas vu », explique Marie Darrieussecq, obsédée par cette question des migrants

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

**Cristallisation.** Marie Darrieussecq chez elle, au Pays basque. D'abord intimidée par le sujet des migrants, elle s'en est emparée avec justesse et humour.

— « On l'est tous ». En 2014, invitée au Niger par l'Institut français — elle est souvent invitée en Afrique pour ses livres —, elle rencontre des refoulés de Libye : des « Sierra Leone », des « Liberia », comme ils ont coutume de se présenter les uns aux autres, des « Niger » aussi, qui veulent tenter l'aventure. Partir. Chaque histoire est différente. Comment incarner ces témoignages recueillis dans ce roman qu'elle veut écrire depuis un an déjà ? « Je butais sur la figure du migrant, chassé par la guerre ou perdant économique majeur, j'étais intimidée par mon sujet. Mais la figure de Jonas, l'homme perdu dans le ventre de la baleine puis rejeté sur le rivage, a tout débloqué. »

**Façon Bowie.** Jonas. Younès. Rose, cette nuit-là, reconnaît en ce jeune garçon venu du Niger un fils, et trouve sa main parmi celles qui se tendent pour demander de l'eau. Elle va tout lui donner, le smartphone de son Gabriel, 15 ans, et son jean. Puis tâchera de reprendre le cours de sa traversée, visite de l'Acropole, Noël des enfants, avant de revenir à sa vie « normale », en pleine mutation : la famille quitte Paris pour le Sud-Ouest, Clèves, le berceau de Rose qui y ouvre un cabinet où elle exploitera tous ses dons.

Mais Younès réapparaît. Laissant la « maman », comme il l'appelle, désespérée. Comment passe-t-elle de ce désarroi à la détermination d'aller le chercher jusqu'à Calais ? « Ce que vit Rose dans « la jungle », je l'ai vécu. Lors d'un reportage pour Arte. Je suis entrée comme au cœur d'un vortex. » Et l'écrivaine en est sortie avec l'envie de faire passer cette foi que les partants ont au cœur, ce courage inouï pour obéir à l'injonction de Rilke : « Tu dois changer ta vie. » Sur un sujet aussi « casse-gueule », Darrieussecq parvient à être juste. Parce que sa Rose n'est pas un porte-drapeau d'idéalisme ou de misérabilisme. C'est une Madame Tout-le-Monde que l'on suit dans tous ses états. Sa crise de maturité familiale, ses problèmes informatiques ne sont pas occultés par sa rencontre avec Younès, l'étranger, qu'elle découvre comme un égal plus que comme une victime. Le roman invite à cet apprentissage de l'autre d'une façon très pragmatique. On est loin de l'héroïsme, ou alors façon Bowie : « Heroes » oui, mais « just for one day ». Rose est un personnage hyperattachant, ancré dans son époque, une mère jusqu'au bout des ongles, drôle, énergique, comme l'écriture de ce livre, vigoureusement enlevée, pleine d'humour, et qui sait se poser, en mode réflexif. Personne n'a la formule de Mary Poppins. Mais Rose a des mains magiques, et elle y croit. Et nous aussi ■

« La mer à l'envers », de Marie Darrieussecq (POL, 256 p., 18,50 €).

« On est déjà bien enfoncés dans ce troisième millénaire qui la faisait rêver, enfant. Mais dans aucun rêve, aucun, elle ne parlait avec un garçon de l'âge de son fils, émigré du Niger, blessé dans un campement de fortune, sur un écran portatif qui ferait aussi téléphone, le tout dans une voiture hybride. » **Extrait**